

Trois
poètes
roumains

Trois poètes roumains

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Ouvrage traduit et publié avec l'aide du Conseil régional de Bourgogne



ISBN: 978-2-915099-74-4

© le murmure, 2013

Trois poètes roumains

*Traduits et présentés
par Nicolas Cavaillès*

Ileana Mălăncioiu
Matei Vişniec
Constantin Acosmei

le murmure

Remerciements

Le traducteur tient à remercier Laura Marin, Victor Jalbă-Șoimaru, et les trois auteurs.

Préface

Partout, tant dans les sociétés de l'opulence et de l'écœurement que dans celles de la misère et de la détresse, la poésie est le fait de quelques êtres singuliers, rêveurs et intranquilles, étrangers au sommeil des bêtes et réticents devant l'abrutissement des humains. En Roumanie, toutefois, dans l'espace carpato-moldavo-danubien unifié au XIX^e siècle autour d'une langue commune, en cette éternelle *terre d'infortune*, couloir d'invasions millénaires et berceau du fatalisme, une expression est devenue un proverbe, un cliché : *le Roumain est né poète*. « *Curge scârba de pe mine* », scandait ainsi un chauffeur de bus il y a quelques temps encore, en pleine nuit, sans s'adresser à personne, dans une rue déserte de Bucarest : « *je suinte le dégoût* ».

Projetée à la fin du XIX^e siècle dans l'aventure littéraire européenne, la poésie roumaine vit lentement mettre à mal son héritage folklorique, ses siècles de poésie populaire orale, ses chansons et ses rondes nuptiales, ses lamentations, ses *doïnas* et autres sombres mélopées à débrider seul dans les forêts et les plaines ; mais elle résista, en sa périlleuse phase de prise de conscience de sa beauté, et ne céda sa fraîcheur qu'à de rares élus sachant ne pas s'enliser dans l'imitation stérile des Français ou des Allemands. Ainsi le haut génie Mihai Eminescu (1850-1889), premier grand révélateur de la langue roumaine à elle-même, rapprocha-t-il son nihilisme *spätromantik* des croyances des Daces, les ancêtres des Roumains. Ainsi à son tour le discret, l'étrange George Bacovia (1881-1957), poète du *plomb*, des pastels brumeux et de l'âpre solitude, se livrait-il à un symbolisme saturnien dont les *longs violons* exprimaient surtout la grisaille de sa Moldavie. Rapprochons ensuite, dans la même génération, Tudor Arghezi (1880-1967), superbe artificier baudelairien, et

Lucian Blaga (1895-1961), philosophe du *village* et poète d'une mélancolie métaphysique, et nous percevrons les deux tendances de la poésie roumaine, dès lors : l'exploration de la modernité littéraire et l'invocation de la puissance atavique perdue.

La modernité l'emporta, quoique ce fût par une mise en question des formes héritées des « grandes cultures », dans le sillage du surréalisme : citons le dadaïste Tristan Tzara (1896-1963), né roumain, tout comme Ilarie Voronca (1903-1946), Gherasim Luca (1913-1994), Paul Celan (1920-1970), Isidore Isou (1925-2007), ou encore Oskar Pastior (1927-2006) et Herta Müller (née en 1953), poètes qui connurent tous l'exil et le renoncement à la langue roumaine – à l'instar de l'existentialiste Benjamin Fondane (1898-1944), ou encore de Cioran (1911-1995). En littérature comme en tant d'autres domaines, la fuite d'âmes fortes par-delà les frontières constitue un phénomène majeur du xx^e siècle roumain, mais ces noms fameux ne doivent pas cacher les surréalistes de langue roumaine que furent, par exemple, Max Blecher (1909-1938) et Gellu Naum (1915-2001), dont l'influence fut profonde, et qui permirent à leur tour l'avènement – toujours en langue roumaine – de l'onirisme, courant incarné par Leonid Dimov (1926-1987), ou du maniérisme d'un Șerban Foarță (né en 1942), ou encore des voix nébuleuses de Virgil Mazilescu (1942-1984) ou de Ion Mureșan (né en 1955).

Dans l'intervalle, entre l'équipée surréaliste et cette nouvelle percée dans l'imaginaire que fut l'onirisme, le destin européen de la poésie roumaine avait connu un coup d'arrêt : avec l'instauration du communisme stalinien, au lendemain de Yalta, un lourd couvercle s'abattit sur le pays et sur ses littérateurs, soudain contraints aux louanges patriotiques les plus vibrantes possibles, et confrontés à un matérialisme et à une rhétorique propagandiste primaires, des plus confondants. Vint néanmoins un second génie et créateur ailé (après Eminescu), un nouveau lyrique se jouant des impératifs conjoncturels et sachant puiser

dans les arcanes de la toujours jeune langue roumaine la sève d'une poésie unique au monde: Nichita Stănescu (1933-1983), chantre d'une transfiguration amoureuse du langage, dont les *inverbes* ou *non-mots* (*necuvintele*), empreints de tournures populaires cristallisées, renversent en une élévation vers la plus pure simplicité l'idéalisme visqueux du dogmatisme ambiant (quand les théoriciens d'État façonnent le réel *au nom de*, qu'ils réquisitionnent la langue et qu'ils imposent leur jargon de bois à tous les *camarades*).

Rattrapée malgré elle par une réalité suffocante, la poésie roumaine n'eut guère le loisir des jeux de langage gratuits pratiqués pendant ce temps de l'autre côté du rideau de fer. Aujourd'hui, après les ténébreuses années qu'a traversées le pays sous les régimes autoritaires et/ou corrompus de Nicolae Ceaușescu (au pouvoir de 1965 à 1989) puis de Ion Iliescu, après l'effroyable misère des années 1980 et 1990 et le lugubre échec de la « révolution » de 1989, la poésie roumaine, encore proliférante, évolue dans un rapport toujours plus direct à la réalité, vers son expression brute, « naïve » ou « post-moderne » (diront certains), sinon vers l'interpellation immédiate des consciences (ainsi des chansons d'Ada Milea, née en 1975). La déplorable mode qui pousse les jeunes auteurs à truffier leurs textes d'expressions en anglais (comme ils le faisaient au début du xx^e siècle avec des expressions en français) atteste – par le pire, par l'uniformisation – le même fait primordial, une soif fondamentale d'expressivité, de vitalité, d'énergie, qui réduit le langage à son essence: non pas une fin en soi, mais un outil (si complexe soit-il), une échelle vers l'ailleurs, un instrument dont on peut encore jouer, un matériau qui n'a pas fini de *brûler*.

Le sort dramatique de la Roumanie depuis la seconde guerre et sa stigmatisation dans nos médias rendent obsédante et oppressante la perspective socio-historique sur la poésie roumaine de cette période et de notre temps. Cette poésie, ses

maux, ses cris et ses silences n'en sont pas moins implacablement universels et atemporels – et c'est à nous, Occidentaux qui nous vautrons dans des vies obèses, fardées et déracinées, c'est à nous, qui acquiesçons à un piètre destin de *touristes* en l'existence, c'est à nous qu'il revient aujourd'hui de nous dépêtrer du boueux « totalitarisme permissif » de nos cultures affadies, pour lire, entendre et aimer la poésie roumaine, poésie de liberté – libérée précisément par la « faible circulation » de sa langue –, poésie tour à tour *grave, généreuse et humble*.

Tace, fuge, late: lisons Ileana Mălăncioiu, ou le *silence* du sacrifié, le regard froid plongé dans les yeux du bourreau, le bannissement du moi, la lucidité noire, la conscience de la faute et le sentiment du devoir; lisons Matei Vișniec, l'*exil* dans l'imaginaire, le voyage immobile d'un touche-à-tout parmi des créatures qui n'existent nulle part mais que l'on croise partout, parmi les clowns tristes de notre quotidien; lisons Constantin Acosmei, la *ruse* du mécréant que chaque vers parachevé paralyse un peu plus en son sourire-grimace, et qui trouve dans la médiocrité des choses l'échappatoire hors de la grande débâcle. *Le silence, l'exil et la ruse*: telles sont les armes métaphysiques auxquelles invite la présente poésie roumaine, pour la sauvegarde de notre solitude et quelques instants d'échappatoire au dégoût.

Nicolas Cavallès

Ileana Mălăncioiu

Née en 1940 dans le village de Godeni, à l'ouest de Bucarest, Ileana Mălăncioiu étudie la philosophie, notamment l'œuvre de Lucian Blaga, et soutient en 1975 une thèse sur *La Faute tragique (les tragiques grecs, Shakespeare, Dostoïevski, Kafka)*, mais c'est la Bible, le seul ouvrage présent dans la maison parentale, qui influencera le plus profondément son œuvre poétique.

Son premier recueil, *L'Oiseau décapité*, paraît en 1967. Écartée de l'enseignement par les autorités communistes, elle ne travaille pas pendant plusieurs années, mais publie régulièrement des volumes, puis devient rédactrice pour la revue culturelle *Viața românească*. Au chevet de Dorina, qui allait sur ses trente-trois ans, elle écrit *Ma sœur en l'au-delà* (1980). Sa véhémence intervention au Congrès des Écrivains de 1981 – concernant la dégradation dramatique des conditions de vie en Roumanie – et l'indépendance d'esprit qui émane de ses textes lui valent une surveillance accrue de la part du régime; *L'Ascension de la montagne* (1985) est retiré des librairies et interdit.

Après la « révolution » de 1989, qu'elle est une des premières à décrier, elle devient rédactrice en chef de *Viața românească* (dont elle avait démissionné en 1987). L'échec de la transition économique et politique du pays et sa propre intégrité la conduisent à une vie de plus en plus retirée, quoique son œuvre lui ait valu de nombreux prix – tant pour sa poésie que pour ses essais (littéraires et politiques) – et de multiples traductions de par le monde.

Depuis le « démonisme paysan » de ses premiers poèmes (l'expression appartient à un critique), elle creuse un même chemin solitaire vers la vérité, où l'obsession de la mort, l'angoisse et la charge volontaire de la faute s'ouvrent lentement en un apaisement spirituel, non dépourvu de gratitude pour les

quelques consolations obtenues – le calme spectacle du défilé des saisons, dans l'isolement d'une montagne qu'il faut sans cesse gravir à nouveau, et l'écriture. « Expression d'un mode de vie », « exercice de survie », la poésie d'Ileana Mălăncioiu voit la lumière crue qu'elle jette sur le réel comme sur soi redonner sens aux termes *dignité* et *pureté*.

Bibliographie indicative :

Le Cœur de la reine, 1971

Des lys pour mademoiselle la mariée, 1973

Combustion totale, 1976

La Ligne de vie, 1982

Voyage vers moi-même, 1987

Crime et moralité, 1993

Chronique de la mélancolie, 1998

Exercices de survie, 2010

En français :

Peste zona interzisă/ À travers la zone interdite, trad. A. Benteoiu, Bucarest, Eminescu, 1984.



Drum

Mă-ndrept pe drumu-ntunecat anume
Să nu-mi văd boii tineri șchiopătînd,
Le-au intrat potcoavele-n copite
Și se tem s-atingă de pămînt.

Din cînd în cînd îngenunche-n jug
Și fiindcă n-am tărie să-i îndemn
Se uită blînzi și se ridică singuri
Și pleacă amîndoi, ca la un semn.

Și doar la miezul nopții îi opresc,
Dejug pentru o vreme și rămîn,
Lătrată de toți cîinii mahalalei
La poarta potcovarului bătrîn.

Le iau pe rînd picioarele în brațe
Și îi apăs cu palma pe copite
Să știu pe care parte-au șchiopătat
Și să le-acopăr oasele tocite.

Bătrînul trece cuiele prin foc,
Le potrivește bine și le bate,
Iar cînd se strîmbă și ajung în carne
Le scoate înapoi însîngerate.

Apoi le-ndreaptă și le bate iar,
Mă-ntreabă unde merg și cine sînt
Și ca să știe de-am să pot ajunge
Îi pune să se sprijine-n pămînt.

Chemin

Je prends le chemin dans l'obscurité
Pour ne pas voir mes jeunes bœufs boîter,
Leurs sabots ont reçu les fers
Et ils craignent chaque contact avec la terre.

De temps à autre ils plient le genou sous le joug
Et comme je n'ai pas la force de donner des ordres
Ils se relèvent seuls, avec de gentils regards,
Et partent tous les deux, comme à un signal.

Je ne les arrête qu'au milieu de la nuit,
J'ôte le joug pour un temps et j'attends
Sous les aboiements des chiens du quartier
Au portail du vieux maréchal-ferrant.

Je leur prends l'une après l'autre les pattes dans les bras
Et de ma paume appuyée sur les sabots
Pour savoir de quel côté ils ont boîté
Et panser leurs os broyés.

Le vieux passe les clous au feu,
Il les ajuste avant de les planter,
Et lorsqu'ils se tordent et atteignent la chair
Il les retire ensanglantés.

Il les ajuste et les plante à nouveau,
Me demande où je vais et qui je suis
Et pour savoir si je pourrai y arriver
Sur leurs sabots il les fait prendre appui.

M-ajută să-i înjug și să-i pornesc,
La început încet și șchiopătînd
Și cîinii ne mai latră o vreme și ne lasă
Și rănile se vindecă mergînd.

Il m'aide à remettre le joug et à partir,
Lentement d'abord, en boitant,
Et les chiens aboient encore un temps, puis nous laissent,
Et les plaies guérissent en avançant.

Pasărea tăiată

M-au ascuns bătrîni, după obicei,
Să nu uit de frica păsării tăiate,
Și ascult prin ușa încuiată
Cum se tăvălește și se zbate.

Strîmb zăvorul șubrezit de vreme,
Ca să uit ce-am auzit, să scap,
De această zbatere în care
Trupul mai aleargă după cap.

Și tresar cînd ochii, împietrind de groază,
I se-ntorc pe dos ca să albească
Și pîrînd că-s boabe de porumb
Alte păsări vin să-i ciugulească.

Iau c-o mîină capul, cu cealaltă restul,
Și le schimb cînd mi se pare greu,
Pînă nu sînt moarte, să mai stea legate
Cel puțin așa, prin trupul meu.

Însă capul moare mai devreme,
Ca și cum n-a fost tăiată bine,
Și să nu se zbată trupul singur
Stau să treacă moartea-n el prin mine.

L'oiseau décapité

Cachée par les vieux, comme il est coutume,
Pour retenir la peur de l'oiseau décapité,
Je l'écoute à travers la porte fermée
Se débattre et tournoyer.

Je tords le verrou que le temps a corrodé,
Pour oublier ce que j'ai entendu, pour fuir
Ce tournoiement du corps
Courant encore après la tête.

Et je frémis lorsque les yeux, pétrifiés d'horreur,
Se renversent dans le blanc
Et qu'ils attirent comme deux grains de maïs
D'autres oiseaux picorant.

Je prends d'une main la tête, de l'autre le reste,
Et les intervertis quand ils pèsent trop lourd,
Pour que jusqu'à la mort ils demeurent reliés
Au moins comme cela, à travers mon corps.

Mais la tête meurt plus vite,
Comme si elle n'avait pas été bien coupée,
Et pour que le corps ne tournoie pas seul
J'attends qu'en lui aussi passe la mort, à travers moi.

Copacii

Doborîm copacii puși de noi pe munte
De pe vremea cînd eram copii
Și își frîng coroanele unii în alții,
Ori în stîncile golite peste zi.

Apoi ne-ndepărtăm înspăimîntați
Că ar putea să vină peste noi
Și le-adunăm coroanele căzute
Să nu și le ridice înapoi.

Mustesc buștenii și le crapă coaja
Și cresc bureți pe capetele lor
Să ne-amintim că au avut coroană
Și legea să și-o poarte pînă mor.

Prînzim pe ei la marginea pădurii
Și punem vitele să ni-i coboare
Dar cînd le pare drumul mai ușor
Li se rostogolesc peste picioare.

În urma lor răsar din nou copaci,
Pe vechea rădăcină ce-a răscolit înaltul,
De-am fi doar călători prin locu-acesta
Am crede că s-au scos unul pe altul.

Les arbres

Nous abattons les arbres que nous avons plantés
Dans notre enfance sur la montagne,
Ils écrasent les uns dans les autres leur feuillage
Ou dans les roches mises à nu par la journée.

Puis nous nous éloignons de crainte
Qu'ils puissent nous tomber dessus
Et nous amassons chaque branche défunte
Pour qu'ils ne les relèvent plus.

Les billots suintent de sève, leur écorce craquèle
Et des champignons poussent sur leur sommet
Pour rappeler le branchage qui les couronnait
Et propager leur loi jusqu'à la mort.

Nous déjeunons dessus, en lisière de forêt,
Et les faisons descendre par nos bêtes,
Mais lorsque le chemin leur semble plus facile
Les bûches roulent et entravent leurs pattes.

Derrière elles de nouveaux arbres surgissent,
D'une vieille racine qui a remué les cieux,
Si nous n'étions que passants en ces lieux
Nous les croirions les uns des autres sortis.

Obicei

La șapte ani se dezgroapă morții,
Se pune os lângă os în cutii,
Și chiar când osul frunții li s-a ros
Se plîng ca oamenii întregi și vii.

Trei zile stau la loc de închinare
Și se-aduc flori la capetele lor
Și li se spune cine s-a mai născut
Și li se dau în grijă cei ce mor.

Apoi începe să ne doară capul
De crinii de pe ei și rînd pe rînd
Ne-ndepărtăm de flacărite-albastre
Cîntînd pentru întoarcerea-n pămînt.

Gropari tocmiți pe capete de mort
La potrivita vreme se adună
Și-i lasă-n gropile în care-au fost
Și pun pe ei o lespede mai bună.

Coutume

Après sept ans les morts sont déterrés,
Et leurs os dans des boîtes placés côte à côte,
Et même devant les crânes au front rongé
On pleure des êtres vivants et entiers.

Ils passent trois journées où l'on vient se recueillir
Et reçoivent des fleurs à leurs pieds,
On leur apprend qui sont les nouveaux-nés
Et on leur confie ceux qui vont mourir.

Il nous prend ensuite des maux de tête
À cause des lys qu'ils portent sur eux
Et tour à tour nous fuyons ces flammes bleues
Tout en chantant pour leur retour en terre.

Des fossoyeurs embauchés pour chaque mort
Se rassemblent au moment où il faut
Et les laissent à leur ancien tombeau
Sous une dalle d'un poids plus fort.

Dorință

Să am un loc al meu anume unde să plîng dacă se poate
Cu capul sprijinit în palme și nimenea să nu mă știe
Cînd lacrimile arse-mi urcă încet pînă la piept și cresc
Și trec apoi deasupra lui și se înalță spre bărbie.

Să simt că-ncepe să mă-nece această plîngere prelungă
Și nu e nimeni să mă scoată din ea și să încep să țip
Cît pot către pereții care se clatină-mprejur de parcă
Au fost zidiți dintr-o greșeală pe-o temelie de nisip.

Pe urmă trupul să se lase încet prin lacrimile limpezi
Și să se vadă cum se-nalță deasupra ca un înecat,
Să nu se știe dacă-n clipa în care-am început să plîng
Și să mă văd prin plînsu-acesta eram femeie sau bărbat.

Și-atunci să vină cineva de primprejuru-acestui loc
În care-am fost lăsată-anume și să vă cheme să vedeți
Că trebuie să mă alunge, fiindcă am plîns atît de mult
Încît de-un timp au început să curgă lacrimi prin pereți.

Vœu

Avoir un lieu à moi où pleurer si possible
La tête entre les mains sans personne pour me voir
Quand les larmes brûlées me montent à la gorge et croissent
Et s'élèvent encore jusqu'à mon menton.

Sentir ces longs pleurs commencer à m'étouffer
Sans personne pour m'en sortir et me mettre à crier
Le plus fort à l'entour contre les murs chancelants
Comme si de sable par erreur étaient leurs soubassements.

Laisser ensuite aller dans ces larmes claires mon corps
Et qu'on l'y voie flotter en surface comme un noyé,
Sans que l'on sache si au moment où j'ai commencé de pleurer
Et de me voir dans ces pleurs j'étais femme ou bien homme.

Que vienne alors quelqu'un des environs du lieu
Où l'on m'a laissée, et qu'il vous appelle à voir
Qu'il lui faut me chasser, parce que j'ai tellement pleuré
Que depuis quelques temps les murs de larmes se sont mis à suinter.

Ursul

În iarba-naltă de pe munte, cu trupul-ncolăcit ca șerpii
Cînd ies de se-ncălzesc la soare și înlemnită de durere
Aștept să vină iarăși ursul, să se aplece peste mine
Și să rămînă-așa o vreme, să mă miroasă în tăcere.

Să vadă că sînt încă vie și că aș vrea să mă fac bine,
Să-nceapă să mă calce-alene din umeri pînă la picioare,
Să-l simt alunecînd pe coaste și-nngenunchind fără să vrea
Și să coboare iar pe iarbă atunci cînd știe că mă doare.

Să urce-apoi din nou pe șira spinării-ncet pînă la gît,
S-aud vertebrele trosnindu-mi sub dreaptă laba lui de fiară,
Și să nu pot țipa de teamă că-n timp ce trece peste mine
Ca să mă vindece, strigîndu-l, el ar putea să scoată-o gheară.

Să-mi lepăd forma femeiască de șarpe-ncolăcit la soare,
Să afle ursul că se mișcă pămîntul pe care mă-ndrept,
Încet sub greutatea lui și tremurînd să se-ncovoiaie
Și să mă-ncolăcesc din nou, să gem tăcută și s-aștept.

Apoi să vină vindecarea, să ies din iarba tăvălită
Și să-mi mai simt o vreme trupul înfierbîntat de pașii grei,
Iar ursul să se-ndepărteze, călcînd încet peste pămînturi
De parcă-ar merge mai departe pe umerii unei femei.

L'ours

Dans les hautes herbes de la montagne, le corps lové comme
 [un serpent
 Sorti se réchauffer sous le soleil, pétrifiée de douleur
 J'attends que revienne l'ours, qu'il se penche au-dessus de moi
 Et qu'il demeure un temps ainsi, à me renifler en silence.

Qu'il voie que je suis encore en vie et que je voudrais aller bien,
 Qu'il se mette avec nonchalance à me piétiner des épaules
 [jusqu'aux pieds,
 Qu'il glisse sur mes côtes, malgré lui qu'il s'agenouille
 Et qu'il redescende sur l'herbe quand il saura que je souffre.

Qu'il remonte ensuite l'épine dorsale jusqu'à mon cou,
 Que mes vertèbres craquent sous sa patte farouche,
 Et qu'il m'interdise tout cri cependant qu'il passe sur moi
 Pour me guérir, menaçant de sortir une griffe.

Que tombe de moi ma forme féminine de serpent lové au soleil,
 Que l'ours sente bouger la terre sur laquelle je m'élève
 Lentement sous son poids, qu'il se voûte en tremblant
 Tandis qu'à nouveau je me love, et me lamente en silence, et attends.

Puis, que vienne la guérison, m'extirper des herbes battues
 Et me rendre pour un temps la sensation de mon corps
 [par ses pas lourds calciné
 Et puis, que l'ours s'éloigne, piétinant lentement la contrée
 Comme si c'était toujours les épaules d'une femme.

Cântec

Tu, Ieronim, ai pierit de cum m-ai atins,
Ca o câmpie casa mea era,
Spre tine am fugit cât am putut
Nu știam că sfișierea se ia.

Acum trupul meu ca și al tău este
Din bucăți făcut, șade-n frunzișul veșted.
În ceafă are ochiul pus din greșeală-acolo
Și în călcii rotundul creștet.

Tu, Ieronim, ai pierit în chiar acea clipă
În care m-ai atins, sfișiată sînt,
Și e noapte, și abur de mort împrejur
Și de frică trebuie să cînt.

Chanson

Toi, Hiéronyme, tu as péri de m'avoir touchée,
Ma maison ressemblait à un champ
Dont j'ai fui au plus vite vers toi,
Je ne savais pas contagieux le déchirement.

Désormais mon corps comme le tien
N'est que lambeaux, il gît dans les feuilles flétries,
Avec dans la nuque un œil placé là par erreur
Et dans un talon son crâne rond.

Toi, Hiéronyme, tu as péri au moment même
Où tu m'as touchée, qui suis déchirée,
Et c'est la nuit, des vapeurs funèbres à l'entour,
Et contre l'angoisse il me faut chanter.

Steaguri negre

Locul unde veneam să te văd cu steaguri negre a fost împrejmuit,
De el mă apropii ca dusă de vid ;
Cine trebuia să moară astăzi nimeni nu știe,
Doar eu cred că mortul ești tu și frică îmi e să deschid.

Dar steagurile de la sine se dau la o parte
Și fața albă a mortului după ele apare
Ca o ultimă lumină rămasă-n pădure
În noaptea cea mare.

Și tu stai nemișcat lângă trupul lui
Și fața albită ca de o mare vină
Și îți pare rău că te văd tremurând
Și aștepți să vină cineva să sufle-n lumină.

Dar cine să vină, când nimeni nu știe
Că steaguri negre s-au lăsat pe zid ;
Doar eu, alergând către locul unde voiam să te văd
Am crezut că mortul ești tu și frică mi-a fost să deschid.

Drapeaux noirs

Le lieu où je venais te voir a été de drapeaux noirs clos,
Je m'en approche comme portée par le vide ;
Qui devait mourir aujourd'hui nul ne sait,
Sauf moi qui crois que le mort c'est toi et qui redoute d'ouvrir.

Mais les drapeaux noirs s'écartent d'eux-mêmes
Et derrière eux paraît le visage blanc du défunt
Comme une ultime lumière en pleine forêt
Dans la grande nuit.

Et tu te tiens immobile près de son corps
Le visage pâli comme par une grande faute
Et tu regrettes que je te voie trembler
Et attends que sur la lumière on vienne souffler.

Mais qui pourrait venir, quand nul ne sait
Que les drapeaux noirs pendent contre les murs ;
Sinon moi qui, courant au lieu où je voulais te voir
ai cru que le mort c'était toi, et redouté d'ouvrir.

Jertfirea mielului

Praznic împărătesc, pe ulița-mpietrită
Din drumul meu din nou m-am abătut
În fața casei noastre, unde mielul
Pentru jertfă a fost crescut.

Și nu am cum să mă îndepărtez
De sîngele ce curge în tot felul,
Căci fug pe ulița din poartă-n poartă
Dar peste tot acum se-njunghie mielul.

Trupul lui cald se-atîrnă de grinda de sub scări
Cu capu-n jos și pieptul desfăcut,
De parcă-n clipa jertfei el trebuie s-apară
Cu fiecare parte din care-a fost făcut.

Numai în curte la Ion nebunul
Mielul adus la jertfa-mpărătească
S-a hotărît că este prea firav
Și-a fost lăsat o vreme să mai crească.

Dar se întoarce-acasă Ion și-n drumul lui
Se simte îndelung mireasma rară
A cărnii despicate cu migală
La grinda-ncovoiată de sub scară.

Se uită în tăcere la mielul lui cel blînd
Cu greabănuș ieșit prin lîna scurtă
Și-i spintecă plîngînd doar o bucată
Din pulpa dinapoi și de pe burtă.

Le sacrifice de l'agneau

Banquet impérial, dans la ruelle pavée
J'ai de nouveau rebroussé mon chemin
Là, devant notre maison, où l'agneau
A été élevé pour être sacrifié.

Et je ne peux nulle part échapper
Au sang qui coule de tous côtés,
J'ai beau courir la ruelle de porte en porte
C'est l'heure partout d'égorger l'agneau.

Son corps chaud pend à la poutre sous l'escalier
La tête basse et le poitrail défait,
Comme si le sacrifié devait présenter
Tout ce dont il a été fait.

Dans la seule cour du fou, Ion,
On a jugé trop frêle l'agneau
Pour le sacrifice impérial,
On l'a laissé grandir encore.

Mais il rentre chez lui, Ion, et sur le chemin
L'on sent l'entêtant, le rare parfum
De la chair tranchée avec soin
Sur la poutre courbée, sous l'escalier.

Ion silencieux regarde son doux agneau
Dont le garrot a crevé la maigre laine,
Il pleure, et ne déchire qu'un morceau
À la cuisse arrière et à l'abdomen.

Și eu mă uit la restul de trup cum se ridică
Și cum se-mpleticește și îl aud pe el,
Nebunul care-a vrut să-l mai păstreze :
Prindeți-l pe miel, înjunghiați-l pe miel !

Je regarde moi aussi comment le reste du corps se soulève
Et comment il chancelle, et j'entends le nigaud,
Le fou qui le voulait laisser grandir encore :
Attrapez l'agneau, égorgez l'agneau !